P. Ş. Năsturel

UNE RÉMINISCENCE ROUMAINE DE LA MESSE LATINE A L'ÉPOQUE DE LA LITURGIE SLAVE

Historiens et linguistes ont souligné à l'envi le caractère foncièrement latin du christianisme primitif des Roumains, comme le prouve l'essentiel du vocabulaire chrétien de notre langue [1]. Il n'est que de rappeler à cet effet — et au hasard de la plume — des mots comme *Dumnezeu*, « Dieu »; *duminică*, « dimanche »; *biserică*, « église »; *sărbătoare*, « fête »; *botez*, « baptême »; *preot*, « prêtre »; *cruce*, « croix »; *a se ruga*, « prier »; *domn*, « seigneur »; *păcat*, « péché »; *drac*, « diable »; *înger*, « ange »; *nuntă*, « mariage »; *păgîn*, « païen »; *cuminecare*, « communion »; *a se închina*, « adorer, se prosterner »; *a ierta*, « pardonner »; *Crăciun* [2], « Noël », et bien d'autres encore [3].

[1] Le lecteur désireux d'approfondir cette question trouvera l'essentiel de la bibliographie qui s'y rapporte dans les ouvrages de L. Ş ă i n e a n u, *Încercare asupra semasiologiei limbei romîne*, dans *Revista pentru Istorie, Arheologie şi Filologie, VI*, 1891, p. 236—272; V. P â r v a n, *Contribuţiuni epigrafice la istoria creştinismului daco-roman*, Bucureşti 1911, p. 85—142; N. I o r g a, *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*, II, Bucarest, 1937, p. 109—118 (éloquent passage où sont dépeints à l'aide des seuls mots religieux d'origine latine les actes principaux de la vie spirituelle du Roumain); O. D e n s u ş i a n u, *Histoire de la langue roumaine*, I, Paris, 1901, passim (notamment p. 261); A. B u n e a, *Încercare de istoria Romînilor pînă la* 1382, Bucureşti, 1912, p. 64—70, etc. Mentionnons également l'article d'A. S a c e r d o ţ e a n u *Barbari, Sciţi sau Români în anul 865*, dans „Revista Macedoromînă", III, 1931, qui voit dans les Scythes qui prient en latin, que mentionne une lettre adressée en 865 par le pape à l'empereur de Constantinople, des Roumains du nord du Danube. Notre article était déjà composé quand nous avons pris connaissance du livre intéressant, mais parfois contestable, de Gh. I. M o i s e s c u, Şt. L u p ş a, et Al. F i l i p a ş c u, *Istoria bisericii romîne*, I, Bucarest, 1957, p. 43—47 et 100—115, lequel néanmoin constituera dorénavant un utile instrument de travail. Il en est de même de l'article de I. B a r n e a, *Vasile Pârvan şi problema creştinismului în Dacia traiană*, dans „Studii teologice", X, 1958, p. 93—105.

[2] Al. R o s e t t i, *Asupra rom. Crăciun*, dans le volume *În amintirea lui Constantin Giurescu la 25 ani de la moartea lui*, Bucarest 1944, p. 435—440 a établi que le mot roumain *Crăciun*, « Noël », dérive du latin *creationen*, mais dénote une influence qui « s'explique par le processus de roumanisation des Slaves bilingues » (p. 438). L'auteur attire également l'attention sur certaines difficultés phonétiques que présentent les mots *colindă* et *rusalii*, qui ne peuvent être expliqués en roumain comme directement dérivés du latin.

[3] Pour ce qui est du terme *zînatic*, « lunatique », dérivé par V. Pârvan, op. cit. p. 120—122 du latin *dianaticus* (de Diane), nous renvoyons d'ores et déjà à l'article suggestif de G. Ivănescu, publié dans le présent volume p. 47. Nous profitons de l'occasion pour exprimer ici au professeur G. Ivănescu notre gratitude pour certaines remarques qu'il a bien voulu nous faire lors de la rédaction de notre travail.

BDD-A24357 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:27 UTC)

Or, si les mots relatifs aux pratiques rituelles, à la liturgie et à la hiérarchie ecclésiastique se rattachent au grec, au vieux-slave surtout ou encore au grec par le canal de ce dernier [4], il est naturel de se demander si l'affermissement continu de l'emprise de l'Eglise byzantine de rite slave sur les Roumains depuis le moyen âge et son prestige [5] à leurs yeux n'ont pas entraîné la disparition de termes religieux d'origine latine encore en usage dans la langue d'il y a quelques siècles, et qui auraient échappé à la sagacité des chercheurs [6]. Il nous semble à ce propos en avoir dépisté un, intercalé dans la vieille chronique valaque dite *Letopiseţul Cantacuzinesc*, qui, au beau milieu du récit, pauvre et sec, des règnes du XVI-ème siècle, renferme la traduction roumaine d'un très important texte historique et hagiographique, la *Vie du patriarche Niphon*. C'est ainsi qu'au passage regardant l'office qui se célébra durant la nuit du 14 au 15 août 1517 à l'occasion de la consécration de l'église du monastère nouvellement édifié à Curtea de Argeş par le munificent voévode Neagoe Basarab, on lit les détails suivants :

« Şi după aceea îndată, începură bdenia şi făcură toată noaptea Igemonul, Patriarhul şi cu mitropoliţii carii fură mai sus zişi, şi cu arhimandritul şi cu egumenii, tot stătură în picioare de se ruga cu rugăciune şi cu cântări. Iar alţi oameni toţi zicea : « Doamne meserere ! » şi sfârşiră bdenia când se făcea zio [7] . . .

---

[4] Cf. N. Iorga, *op. cit.*, II, p. 362—363 et Şt. Meteş, *Istoria bisericii şi a vieţii religioase a Românilor din Transilvania şi Ungaria*, I, Sibiu, 1935, p. 29—30.

[5] C'est par le prestige seul de l'Eglise officielle que l'on peut comprendre comment le nom même de Jésus-Christ — Iisus Hristos — nous vient du slave — Исоусъ Христосъ —, au lieu de dériver du latin. L'existence de mots comme *Dumnezeu, cruce, botez, a crede*, « croire », etc., exclut manifestement l'hypothèse trop absurde pour avoir jamais été formulée, que les Roumains auraient désappris le nom du fondateur même de leur religion. Il en est de même du mot *Duh*, « Esprit » (sl. дꙋхъ), devant lequel s'est effacé sans laisser de trace le latin *Spiritus*. Ce phénomène se rencontre encore jusqu'à nos jours dans les vieux doublets roumains d'origine latine, mais si désuets maintenant, *Nicoară*, « Nicolas », *Văsiu*, « Basile », *Medru*, « Démètre », etc. victorieusement concurrencés par les formes plus officielles *Nicolae, Vasile, Dumitru*, etc., qui, elles, se rattachent directement au calendrier de l'Eglise d'Orient.

[6] Comme c'est, par exemple, le cas des mots *şerb*, « *servus dei* » (cf. plus loin, p. 207, nos observations); *botejune*, « baptême », *lăsăciune*, « pardon »; *scura*, « purifier »; *urăciune*, « bénédiction »; *vărgură*, « vierge », etc. (voir O. Densusianu, op. cit., p. 493, 498, 500, 501, 568, etc.).

Nous ne saurions retenir ici la forme *Nostră Doamna Maria*, « Notre Dame Marie », qui se lisait, aux dires de Hajdeu, dans un chant de guerre (remontant à Etienne le Grand!), consigné par le métropolite de Moldavie Dosoftei (XVII[e] s.) sur un psautier appartenant, voici un siècle, à la bibliothèque du comte Swidzinski, à Kiev. La syntaxe douteuse de cette expression (comme aussi le mot *angheli* à côté de *îngeri* et la mention de Sainte Parascève, dont les reliques furent apportées à Jassy en 1641) nous semble dénoter un faux patriotique du génial, mais trop romantique savant. Cf. la „Foiţa de istorie şi literatură“ sub redacţia lui B. P. Hajdeu, Iaşi, 1860, no. 1, p. 2 (les vers sont reproduits par T. T. Burada, *Cercetări asupra muzicei ostăşeşti la Romîni*, dans „Revista pentru Istorie, Arheologie şi Filologie“, VI, 1891, p. 69).

[7] A. T. Laurian et N. Bălcescu, Magazinu istoricu pentru Dacia, IV, nr. 3, Bucureşti, 1847, p. 264 (= N. Simache et T. Cristescu, *Letopiseţul Cantacuzinesc* (1290—1688) . . . Buzău, 1942, p. 98). Sur cette compilation exécutée par Stoica Ludescu à la demande de son protecteur, le stolnic Constantin Cantacuzène, cf. N. Cartojan, *Istoria literaturii române vechi*, III, Bucarest, 1945, p. 234—239.

BDD-A24357 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:27 UTC)

En traduction :

« Et immédiatement après cela, l'office de la Vigile commença. Durant toute la nuit le prince, le patriache et les métropolites mentionnés ci-dessus, ainsi que l'archimandrite et les hégoumènes restèrent debout tout le temps, priant et chantant. Quant aux autres ils disaient tous « Seigneur, pitié » et l'on termina l'office de la vigile au point du jour » . . .

Le « pitié, Seigneur » s'y trouve, nous venons de le voir, sous la forme *Doamne meserere.*

Le terme *meserere,* sur lequel nous nous proposons de revenir plus loin, est totalement inattendu. La *Vie de Saint Niphon,* telle que l'ont conservée, quelque peu plus complète que dans la compilation du Letopiseţ Cantacuzinesc, divers manuscrits roumains des XVII-e, XVIII-e et XIX-e siècles, contient en ses lieu et place le répons liturgique paléoslave Г҃осподи помилѹй, l'équivalent du Κύριε ἐλέησον grec [8].

Le *meserere* en question remémore involontairement au lecteur le *Miserere Domine* des offices du rite latin. Or, en plein XVI[e] siècle, il est catégoriquement exclu que l'assistance roumaine ait usé d'une autre langue liturgique que le slavon, et cela est vrai à plus forte raison au XVII[e] siècle quand fut élaboré le « Letopiseţ Cantacuzinesc ». Il convient donc d'étudier tout d'abord philologiquement le mot *miserere* que nous y avons repéré.

La littérature roumaine ancienne l'a déjà enregistré mainte fois dans la vieille traduction du Psautier connue sous la dénomination de « Psaltire scheiană ». Limitant nos recherches sur ce point aux 60 premiers psaumes du psautier en question, nous avons constaté la présence de ce mot dans 18 d'entre eux (on le trouve même jusqu'à 3 fois dans certains d'entre eux), sous la forme *meserére* ou *meseréré.*

---

[8] Cf. l'édition de Tit Simedrea, *Viaţa şi traiul Sfântului Nifon, patriarhul Constantinopolului* (introducere şi text), Bucarest, 1937. On y lit à la page 29 à peu près le même texte que celui cité par nous à travers le Letopiseţul Cantacuzinesc. Pour en faciliter la comparaison, nous reproduisons le même passage, tel qu'il se trouve dans le manuscrit roumain 464 de la bibliothèque de l'Académie de la République Populaire Roumaine, copié en 1682 par le hiéromoine Jean du monastère de Bistritza en Olténie et édité par Mgr. Simedrea: « iar după cină, tocară şi făcură bdenie toată noaptea patriarhul şi ighimonul denpreună cu mitropoliţii carii fură zişi mai sus, cu protul şi cu toţi egumenii Sfetagorii şi ai ţărăi. Şi se ruga lui Dumnezeu cu rugăciuni şi cu cântări, iară alţii oameni zicea toţi Г҃осподи помилѹй. Şi sfârşiră bdenia, când se vărsa zorile = et après le dîner, on frappa la simandre et l'on célébra l'office de la Vigile durant toute la nuit, le patriarche et le prince de concert avec les métropolites énoncés ci-dessus, avec le prôte et tous les hégoumènes de la Sainte Montagne (de l'Athos) et du pays. Et ils priaient Dieu et chantaient. Quant aux autres ils disaient Г҃осподи помилѹй (= Seigneur aie pitié). Et l'office de la vigile se termina à l'aube ». L'éditeur a relevé (p. VII) le fait que le copiste avait devant lui un texte remontant probablement à la fin du XVI-ème siècle ou au début du XVII-ème siècle. Quiconque est quelque peu familiarisé avec les « rajeunissements » des textes roumains par les copistes, ne s'étonnera pas des variantes que présente la rédaction du fragment cité d'après l'édition Simedrea et le « Letopiseţul Cantacuzinesc ». Nous n'hésitons donc pas à affirmer que la traduction roumaine primitive — l'original de la *Vita* était probablement grec (cf. V. Grecu, *Viaţa Sfîntului Nifon. O redacţiune grecească inedită,* Bucarest, 1944) — portait le répons *Doamne meserere,* modernisé par d'autres copistes en Г҃осподи помилѹй. Ce répons était toutefois une traduction à l'usage des lecteurs d'alors, car de toute évidence l'office tout entier fut célébré partie en slavon et partie en grec, du fait de la participation du patriarche œcuménique en personne.

BDD-A24357 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:27 UTC)

En voici quelques exemples [9]:

a) Psaume XVII, verset 51:

şi făcu *meserére* Hristosului mieu lu David: il fit miséricorde à mon Christ (= Oint), à David (cf. и творя́й мило́сть **Х**ристо́съ свое́мъ Дави́дъ = καὶ ποιῶν ἔλεος τῷ Χριστῷ αὐτοῦ, τῷ Δαβίδ).

b) Psaume XXIV, verset 10.

Toate căile Domnului *meserére* şi dédevăru: toutes les voies du Seigneur [sont] miséricorde et vérité (cf. вси пу́тіе Г҃дни ми́лость и и́стина = πᾶσαι αἱ ὁδοὶ Κυρίου ἔλεος καὶ ἀλήθεια).

c) Psaume XXXI, verset 10:

Cine upuvăiaşte în Domnul *meserére*-l congiură: celui qui espère en le Seigneur, la miséricorde l'entoure (cf. уповаю́щаго же на Г҃да ми́лость ѡбы́детъ = τὸν δὲ ἐλπίζοντα ἐπὶ Κύριον, ἔλεος κυκλώσει).

d) Psaume LXXXIII, verset 12:

Că *meserére* şi dédevăru iubi Domnul: car le Seigneur aima la miséricorde et la vérité (cf. ꙗкw ми́лость и и́стинѹ лю́битъ Г҃дь = ὅτι ἔλεος καὶ ἀλήθειαν ἀγαπᾷ Κύριος).

e) Psaume LXXXVIII, versets 2—3:

meseréré ta, Doamne, în vécu cântu . . . în vécu *meserére* face-se: Seigneur, je chante à jamais ta miséricorde, . . . à jamais la miséricorde se produit (cf. ми́лости твоя́ Г҃дн во вѣ́къ воспою́ . . , въ вѣ́къ ми́лость созижде́тся = τὰ ἐλέη σου Κύριε εἰς τὸν αἰῶνα ᾄσομαι . . , εἰς τὸν αἰῶνα ἔλεος οἰκοδομηθήσεται).

Une comparaison des versions roumaines les plus anciennes du Psautier nous a fourni *pour les 60 premiers psaumes seulement* [10] les résultats que voici:

1) Psautier slavo-roumain du diacre Coresi de l'an 1577:

meserere: 8 exemples; *mila:* 11 ex.; *miloste:* 12 ex.; *milostenie:* 1 ex.

2) Psautier slavo-roumain de Şerban Coresi de l'an 1588:

meserere: 2 ex.; *mila:* 19 ex.; *miloste:* 14 ex.; *milostenie:* 1 ex.; *miluire:* 1 ex.; *eftinşug:* 1 ex.

3) Psautier Hurmuzaki (XVI[e] siècle):

meserere: 3 ex.; *mila:* 19 *ex.*; *miloste:* 4 ex.; *milostenie:* 2 ex.; *mîngăieturile:* 1 ex.; *domnia:* 8 ex.

4) Psautier du métropolite Dosithée (Dosoftei) de Moldavie, de 1680:

meserere 0 ex.; *mila:* 36 ex.; *miloste:* 1 ex.; *milostenie:* 1 ex.; *milostivitate:* 1 ex.

A ces résultats il convient d'opposer la statistique de la « Psaltire scheiană »: 37 exemples de *meserére* et 1 *eftinşig.*

---

[9] Les 5 exemples cités par nous ne se bornent toutefois pas aux 60 premiers psaumes, justement pour attirer l'attention du lecteur sur le fait que le mot meserére n'est point limité au texte des 60 psaumes en question. Ce chiffre est purement arbitraire. Nous nous y sommes fixé en raison de l'éloquence des résultats de la statistique dont il va être question, laquelle suffisait à illustrer l'inutilité d'une statistique générale. Le texte roumain de la traduction des psaumes dite « Psaltire Şcheiană » étant souvent assez infidèle par rapport aux versions liturgiques en slavon et en grec, nous avons jugé bon d'accompagner d'une traduction française *ad litteram* les versets en vieux-roumain cités par nous, afin d'en permettre une meilleure comparaison avec le slavon et le grec. Nous utilisons l'édition de I. A. Candrea, *Psaltirea Şcheiană comparată cu celelalte psaltiri din sec. XVI şi XVII traduse din slavoneşte.* Ediţiune critică, II (Textul şi glosarele), Bucarest, 1916.

[10] Il s'agit des Psaumes XII, XVI, XVII, XXII—XXV, XXX—XXXII, XXXV, XXXIX, XLI, XLVII, LI, LVI, LVIII, LX.

BDD-A24357 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:27 UTC)

Si l'on tient compte du fait que le texte de la « Psaltirea Scheiană » remonte au XVI-e siècle au plus tard selon les avis les plus autorisés [11], la conclusion qui se dégage du tableau ci-dessus est évidente : au fur et à mesure que le mot *meserére* vieillit, celui de *milă* devient de plus en plus fréquent.

Conservé encore dans l'édition du Psautier de 1588 (2 exemples seulement pour les 60 premiers psaumes), *meserere* ne se rencontre plus dans celui du métropolite Dosithée qui est plus récent de près d'une siècle. Autrement dit, du temps de Coresi déjà, le terme avait vieilli ; c'était presque un archaïsme.

A la lumière de ce résultat, l'étonnement du lecteur de la *Vie de Saint Niphon* telle qu'elle est insérée dans le « Letopiseţul Cantacuzinesc » est des plus justifiés. Il se demande en toute logique comment ce vocable a pu s'y faufiler à la place du répons liturgique slavon Господи помилѹй ou, à la rigueur, de son équivalent roumain *Doamne miluește* (= Seigneur, aie pitié). Une réponse vient à l'esprit, c'est que le compilateur de la chronique en question a pu disposer d'une traduction remontant au XVI-e siècle ou tout au début du XVII-e siècle et qu'il aura respecté le terme qui s'y trouvait employé [12]. Mais là n'est point le problème qui fait l'objet de la présente note.

Comme nous l'avons dit, le mot *meserére* bien que condamné à disparaître, était encore au XVI-e siècle très compréhensible. Sa fréquence le prouve.

A la famille de ce substantif, mais avec rupture d'étymologie, se rattachent l'adjectif *méser* et le verbe *a meseri*. Dans trois psaumes de la Psaltirea Scheiană on retrouve le verbe a *meseri* [13]. Il traduit le slave обънищтати. Chose curieuse, il peut avoir un sens tantôt transitif (appauvrir), par exemple *Domnul mesereşte şi bogăţeşte* [14] : le Seigneur *appauvrit et enrichit*, tantôt intransitif : *Bogaţii meseriră şi flămândziră : les riches sont devenus malheureux et affamés* (Psaume XXXIII, v. 11).

Enfin, on rencontre un grand nombre de fois dans la « Psaltirea Scheiană » [15] l'adjectif *méser* : malheureux, pauvre, employé comme substantif, par exemple au verset 7 du même psaume : *méserul chiemă şi Domnul auzi el, le malheureux appela et le Seigneur l'entendit* (οὗτος ὁ πτωχὸς ἐκέκραξε, καὶ ὁ Κύριος εἰσήκουσεν αὐτοῦ).

Etymologiquement *meser* < lat. *miser* et le verbe *a meseri* est un dérivé formé sur cet adjectif.

Tiktin dérive le substantif *meserére* du latin *miserēre* et observe que le maintien de l'infinitif employé comme substantif est hautement surprenant (« höchst auffallend » [16]).

---

[11] On consultera en dernière analyse Al. Rosetti, *Limba romînă în secolele al XIII-lea — al XVI-lea*, Bucarest, 1956, p. 190—204. L'auteur n'a pas eu connaissance toutefois (du reste sans nul dommage pour sa démonstration) d'un second article de M. Şesan, *Simbolul din Psaltirea Şcheiană*, dans le volume *Prinos închinat Înalt Prea Sfinţitului Nicodim Patriarhul României* . . ., Bucarest, 1946, p. 230—235.

[12] Supra, note 8.

[13] Cf. I. A. Candrea, vol. cit., glossaire.

[14] Id., vol. cit., p. 319, v. 7 (Prière d'Anne, mère de Samuel).

[15] Cf. le glossaire de l'édition citée de Candrea.

[16] H. Tiktin, *Rumänisch — deutsches Wörterbuch* (s. v. meserere) ; O. Densusianu, *vol. cit.*, p. 60, 498, 567 ; Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 179. Notons qu'au XVII-e siècle le mot avait passé du sens de « pitié, miséricorde », à celui de « grâce, faveur, dignité » — (c f. en

BDD-A24357 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:27 UTC)

En réalité, ce qui est étonnant, ce n'est pas tant le maintien d'un infinitif long ayant une signification de substantif, que le fait proprement dit que le verbe a disparu et qu'il n'est demeuré que son infinitif substantivé.

Aussi proposerons-nous une autre étymologie du termen *meserére.*

L'emploi de ce mot dans la « Vie du patriarche Niphon » *(Doamne meserere)* sort lui aussi de l'ordinaire. On est involontairement tenté, nous l'avons déjà dit, de rapprocher cette formule du *miserere Domine* de l'Eglise latine.

C'est du reste l'explication que nous croyons devoir proposer de ce terme appartenant au roumain archaïque. Il n'y aurait ainsi rien d'étonnant à ce que les Roumains qui connurent pendant plusieurs siècles les offices de l'Eglise latine aient gardé un tel mot. Pour ne citer qu'une autre langue romane, le français possède lui aussi des mots dont l'étymologie est d'origine liturgique; les uns ont subi une longue évolution phonétique (par exemple « patenôtre », du *Pater noster* quotidien), tandis que les autres d'emprunt savant, tout en gardant intacte leur forme latine, n'en ont pas moins éprouvé des modifications de prononciation et d'accentuation propres au génie de la langue française,

---

français *disgrâce!*) —, comme l'attestent certains exemples cités par T i k t i n, op. cit., ou appartenant au chronographe de M i c h e l M o x a *(éd. cit.*, p. 98, 108, etc.), Le parallélisme avec le mot roumain, d'origine slave, *milă* est frappant.

Au moment de donner le « bon à tirer » le professeur Tr. Ionescu-Nișcov a l'extrême obligeance de signaler à notre attention un document valaque de 1602 publié par *B.* P e t r i c e i c u - H a s d e u, *Cuvente den bătrăni, I,* Bucarest, 1878, p. 127, 128. On lit dans l'édition de cet acte princier les mots *mesereri și slujbele domniei meale* (« les grâces — *i.e.* dignités — et offices de Ma Seigneurie »). Le dit document figure encore dans le corpus édité par l'Académie de la République Populaire Roumaine, *Documente privind istoria României. Veacul XVII. B), Țara Românească* (1601—1610), București 1951, p. 37, no. 45. Les éditeurs n'ont point compris le mot lu par Hajdeu et l'ont rendu par l'incohérent *misriri!* Nous avons pu constater sur l'original, déposé aux Archives de l'Etat à Bucarest (M-rea Tismana, XCI/34) le bien fondé de cette transcription — мирирн où il convient de suppléer encore un и pour y lire correctement *misiriri.* (Bien que les и des deux premières syllabes se distinguent de celui de la finale, il ne saurait s'agir, comme l'a cru Hajdeu, d'un ѣ, comme en fait foi l'examen des particularités paléographiques de l'écriture du notaire). Cette forme en *i* à l'initiale est encore plus près du *miserere* latin. L'itacisme du terme nous pousse à y voir une forme moldave et non valaque. (Cf. aussi le phonétisme *să-i praade*). Le formulaire final de l'acte en question (сам господинъ вилѣкл et ѕч[ил] вел[икн] лωг[о]фѣт) est du reste emprunté à la chancellerie moldave. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque le prince qui a émis le document, Siméon Moghila, était un Moldave monté sur le trône de Valachie par le force du glaive, au lendemain de la fin tragique de Michel le Brave. Le scribe anonyme qui rédigea l'acte en question était donc probablement un Moldave lui aussi. Le phonétisme *misiriri* vient ainsi compléter l'aire géographique et dialectale de *mesereare.* H a j d e u, *op. cit.*, p. 129, voyait dans ce mot, qui répétait « en tout point le latin *miserere* » conservé chez les classiques seulement sous la forme passive *misereri* un archaïsme roumain des plus remarquables ». (Notons encore que L. Ş ă i n e a n u, *op. cit.*, p. 410, considérait, à tort selon nous, les mots *meserere* et *meserătate* comme dérivant de l'adjectif *measer*).

Pour clore cette longue note additionnelle, nous rappellerons que Hajdeu avait encore relevé sur un copie ancienne du document de 1602, le mot *milostenii* (милостенїи) à la place de *misiriri* (leur signification est la même). Il s'agit du Ms. 321, f. 31, des Archives de l'Etat à Bucarest, copié de la main du fameux ecclésiarque Denys — Dionisie eclesiarhul — en 1787. Ce dernier s'est contenté de rétablir la formule dans son libellé habituel. Son intervention révèle qu'un siècle après Stoica Ludescu qui l'avait toiéré, l'archaïsme *meserére* était totalement inconnu de la langue usuelle. Peut-être même Denys a-t-il remplacé là au petit bonheur un mot inintelligible pour lui par un terme propre à une formule consacrée par l'usage.

BDD-A24357 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:27 UTC)

tels les mots angélus, bénédicité, orémus, avé, etc. pour ne plus citer ici les . . . coliques de miséréré !

En roumain ancien il ne saurait être question, à notre avis du moins, que d'un emploi dénotant une réminiscence liturgique très ancienne. Cette survivance d'une formule de la messe latine est tout à fait impressionnante. L'emploi qui en est fait dans la « Vie de Niphon » et qui rendrait la forme verbale de l'impératif par un substantif n'est peut-être qu'une apparence. Il se peut que nous ayons là bel et bien la survie, à son tout dernier moment, de la formule gardant sa pleine valeur d'impératif, mais se confondant dans l'usage de la langue avec un substantif provenant de l'infinitif long.

De même qu'au *Domine* latin correspond le vocatif roumain *Doamne*, l'impératif *miserére* aura été roumanisé en *meserére* (mescreare) en raison de son fréquent emploi liturgique à une époque plus ancienne. L'inversion qu'on observe — *Doamne meserere* au lieu de *Meserere, Doamne* — s'explique par le calque liturgique Κύριε ἐλέησον → Господи помилуй.

La terminaison d'infinitif passif — ou, pour plus d'exactitude, déponent — s'est conservée dans ce cas, parce que le latin populaire a subi en quelque sorte, l'influence savante de la langue liturgique.

La portée de l'étymologie avancée par nous est, si nous avons raison, capitale. Elle prouve qu'avant d'adopter le rite slave les Roumains ont effectivement possédé la liturgie latine. Jusqu'à présent on avait supposé la chose logiquement, mais on n'en tenait pas la preuve, en dépit des termes latins fondamentaux concernant les choses de la religion. Comme l'ont observé certains savants, le changement de rite a dû intervenir après l'an 900, autrement dit après l'introduction chez les Bulgares de la liturgie byzantine traduite en slavon, mais avant le XI-e siècle, qui vit la conquête de la Transylvanie par les Hongrois, catholiques romains de fraîche date, qui n'auraient certainement pas toléré l'abandon par les Roumains de leur rite primitif, si ce n'eût été déjà chose accomplie [17].

Ce changement de rite s'est du reste effectué dans des conditions que le silence des sources n'est pas fait pour aider à saisir. On l'attribue généralement à la symbiose des populations slaves en contact avec les Roumains autochtones [18]. On parle aussi de la suprématie des Slaves sur les territoires roumains et même de la violence exercée par le tzarat bulgare [19].

Il n'entre point dans nos intentions d'aborder ici ce problème difficile. Néanmoins nous soumettrons d'ores et déjà aux discussions des spécialistes quelques remarques qui, croyons-nous, sont susceptibles de faciliter la com-

---

[17] P. P. Panaitescu, *Interpretări romînești. Studii de istorie economică și socială*, Bucarest, 1947, p. 20 et 57—58 (idée reprise dans son article signé A. Grecu, *Bulgaria în Nordul Dunării în veacurile al IX—X-lea*, dans *Studii și cercetări de istorie medie*, I, 1950, p. 234—235).

[18] Cf. P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 59—60.

[19] C'est l'opinion du liturgiste S. Salaville. *Liturgies orientales. Notions générales. Éléments principaux*, Paris, 1932, p. 43 et de R. Janin, *Les Eglises orientales et les rites orientaux*, (3-e éd.), Paris, p. 282. Tout en étant d'avis que les Roumains ont adopté la liturgie slavonne à une date plus récente, N. Bănescu, *L'ancien État bulgare et les Pays roumains*, Bucarest, 1947, p. 69—88, n'en déclare pas moins à la page 86 que ce problème „reste encore ouvert", l'histoire et la philologie ne disposant d'aucun élément chronologique précis.

BDD-A24357 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:27 UTC)

préhension de ce phénomène historique : l'abandon par les Roumains du rite latin au profit du rite slave.

On sait que les recherches de Dvornik ont nettement établi que, lorsque les frères Cyrille et Méthode entreprirent les conversion des Moraves, à l'intention desquels ils traduisirent les livres saints en slave, ils « suivirent, pour l'essentiel, non le rite byzantin mais le rite latin, que des prêtres occidentaux avaient précédemment introduit en Moravie, mais pour ce qui regarde la discipline et les usages, ils firent de larges emprunts à la règle byzantine. Dans l'ensemble la nouvelle liturgie slavonne était donc composite et présentait un caractère marqué d'innovation [20] ».

Or, ne l'oublions pas non plus, il existe encore sur la côte adriatique de la Croatie des paroisses catholiques qui suivent la messe latine en slavon [21].

Par ailleurs, quelques-uns des plus anciens textes slavons conservés dénotent un prototype se rattachant non pas au rite byzantin, mais à celui de Rome. Les uns dérivent directement du latin ; les autres ont été traduits de l'allemand. C'est le cas par exemple des *Feuillets de Kiev*, qui remonteraient au X-e siècle. C'est celui également des *Fragments de Freising*, de même époque. Nous citerons encore les *Feuillets de Vienne* [22].

Si l'on tient compte du fait qu'au moyen âge, la Romanité orientale ne se limitait pas au nord du Danube, mais comptait également d'importantes ramifications dans les Balkans, en Serbie, en Croatie et probablement aussi dans certaines régions de la Hongrie et de la Slovaquie ; que toutes ces populations [23] étaient en contact étroit avec les Slaves d'une part qui commençaient à se christianiser et d'autre part avec les Grecs, appartenant au rite byzantin, il est permis de penser que les Roumains du Sud étaient déjà familiarisés avec le rite grec, tout en étant eux-mêmes — au nord du Danube surtout — de rite romain. N'oublions pas non plus que l'Illyricum fut un temps sous la juridiction romaine et que le pasteur de Thessalonique était exarque du pape.

Au X-e siècle le latin était à coup sûr déjà assez difficile à comprendre pour les Roumains. En revanche leurs contacts fréquents avec les Slaves

---

[20] M. Jugie, *Le schisme byzantin...*, Paris, 1941, p. 150 (certaines indications des p. 172—186 peuvent elles aussi suggérer certaines idées, comme par exemple le fait retenu par M. Nikolskii, *Le récit des temps écoulés, source pour l'histoire de la première période de l'histoire et de la civilisation russes* (en russe), Léningrad, 1930, que la Russie kiévienne a subi l'influence littéraire et religieuse des Moraves évangélisés par Cyrille et Méthode). On consultera aussi B. Grekov, *La culture de la Russie de Kiev*, Moscou, 1947, p. 44—52.

[21] M. Milovitch. *La langue liturgique chez les Yougoslaves*, dans „Echos d'Orient", VIII, 1905, p. 294—298.

[22] I. Bărbulescu, *Istoria literaturii şi gramatica limbii bulgare vechi*, Iaşi, 1930, p. 37, 41 et 43.

[23] On lira avec intérêt à ce propos l'article plein d'aperçus nouveaux de C. Daicoviciu, *Unele consideraţii cu privire la etnogeneza poporului român*, dans le volume *Contribuţii la cunoaşterea regiunii Hunedoara*, Deva, 1956, p. 5—10 (résumé français p. 219—220). Nous espérons que le nôtre aidera à déterminer, au sein de la grande question de l'ethnogenèse du peuple roumain, le rôle du latin (ou du roman oriental) dans la propagation du christianisme qui constitue, comme le souligne le professeur Daicoviciu, p. 10 et 220 l'une des questions capitales qui doivent de toute nécessité précéder la solution du problème « quand, dans quelles circonstances et de quels éléments de la romanité orientale le peuple roumain s'est-il formé? Quand pouvons-nous parler d'un « peuple roumain » et enfin, où ce peuple s'est-il formé? »

BDD-A24357 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:27 UTC)

devaient les mettre à même de saisir des bribes des offices slavons, qui, ne l'oublions pas, venaient à peine d'être traduits dans une langue vivante et accessible de ce fait, bien qu'elle ne fût qu'un dialecte, aux divers groupes slavophones [24].

La traduction en slavon des offices du rite latin a pu agir non seulement sur les Slaves occidentaux, mais également sur les éléments de l'Ouest de la Romanité orientale, à la portée desquels on mettait dans une langue liturgique vivante qui en remplaçait une autre déjà morte, les principales prières et la lecture, à l'église, de l'Ecriture Sainte.

A cette époque, comme l'a déjà noté A. Bunea, les différences entre le rite romain et le rite byzantin tenaient plus de la langue que des formes cultuelles. En outre, la discipline ecclésiastique accusait d'autres menues divergences (jours de jeûne, port de la barbe, tonsure, etc.), sur lesquelles tablèrent d'une façon écoeurante dans les deux clans les fauteurs du schisme de 1054.

Par ailleurs, comme la grande masse romane était au nord du Danube, sur le territoire appelé maintenant roumain, et également dans les Balkans, en contact surtout avec les Bulgares, les Serbes et les Grecs, tous de rite byzantin, qu'il fût de langue grecque ou slavone, il est tout naturel que la symbiose aidant, les Roumains se soient laissés entraîner petit à petit à oublier leur propre rite latin, plus ou moins désuet, pour celui de peuples dont la civilisation leur était maintenant mieux connue et partant plus accessible. Les querelles dogmatiques entre Rome et Byzance, les disputes sur la préséance entre le pape et le patriarche avaient une portée qui dépassait l'entendement de cette population simple de bergers et d'agriculteurs [25]. Du reste, leur christianisme latin était plus ou moins abandonné à son sort : l'absence de villes impliquait celle de l'épiscopat et tout au plus peut-on supposer l'existence de cho-

---

[24] L'absorption des Slaves par l'élément roman implique nécessairement le bilinguisme des premiers. Néanmoins il ne faut pas perdre de vue non plus que bien des Romans se sont fondus au sein de la masse slave, là où elle était en majorité de toute évidence, ce qui implique le bilinguisme également d'une partie au moins des éléments romans. Si le vocabulaire roman-oriental entré dans les langues slaves est de loin inférieur numériquement à l'apport slave dans la langue roumaine, il faut en déduire que dans le processus d'ethnogénèse des Serbes, Bulgares, Roumains, etc. ce sont surtout les Slaves qui se sont laissés assimiler par les Roumains. Dans ce cas et en tenant compte de la répartition géographique de ces différents groupes ethniques il faut à notre avis, en conclure que la masse romane était par rapport aux Slaves plus nombreuse et plus compacte au Nord du Danube que dans la Péninsule balkanique. En d'autres termes le berceau du peuple roumain est avant tout la Dacie.

[25] L'idée d'une séparation religieuse entre l'Orient et l'Occident a fait son chemin très lentement. L'aspect juridique et canonique de la question ne s'est réellement précisé à l'esprit des masses qu'à l'occasion ou du fait des excès commis par les Croisés. Tout le monde connaît l'incident de 1089 provoqué par la constatation du clergé byzantin qu'il n'existait aux archives de Sainte Sophie aucun document officiel justifiant la suppression du nom du pontife romain dans les diptyques. Nous attirerons également l'attention sur un rotule écrit au X-e siècle (c. 983—984), comprenant la liturgie grecque de saint Jacques (ms. Messanensis 177) qui fait mention au memento du pape Benoît VII de Rome et des quatre patriarches orientaux, ce qui prouve que les démêlés de Constantinople avec Rome n'avaient pas, à cette époque, de répercussions dans les autres patriarcats. Car sous le pontificat de Benoît VII, Constantinople regardait comme pape légitime l'antipape Boniface VII, qui résidait à Byzance même (cf. Dom B. Ch. Mercier, *La liturgie de saint Jacques. Edition critique du texte grec avec traduction latine*, Paris, 1946, p. 135 (= Patrologia Orientalis, t. XXVI, fasc. 2).

BDD-A24357 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:27 UTC)

révêques itinérants à travers ces territoires soumis à des peuples païens en migration qui venaient sans cesse se relayer par la violence.

Comme nous l'avons rappelé au début de cette note, leur langue garda tout ce qui dans leur christianisme demeurait inchangé. La forme extérieure de la religion — rite et hiérarchie — fut exprimée à l'aide de termes nouveaux, propres à cette autre chrétienté à laquelle ils appartenaient dorénavant.

L'influence de l'Eglise gréco-slave fit perdre petit à petit aux Roumains certains termes qui leur paraissaient trop grossiers ou trop rustiques et qu'ils modernisèrent. Le prestige de la liturgie orientale leur fit sentir la nécessité d'appeler eux aussi Jésus-Christ comme leurs corcligionnaires grecs et slaves. Ils perdirent aussi certains termes chrétiens capitaux, tel celui qui désignait la troisième Personne de la Trinité, au profit du vocable slavon, plus moderne. La slavisation de la terminologie religieuse se poursuivit avec des chances inégales, tout comme dans le reste de la langue. Le mot *meserére* dont nous nous sommes occupé et qui finit par succomber devant les mots *milă* et *miluiește* illustre cette situation.

Un autre exemple qui l'on pourait invoquer dans le même ordre d'idées réside dans les mots *șerbu* et *șarbă* (ou *șearbă*), du latin *servus* et *serva* qui ont cédé la place à celui de *rob* d'origine sud-slave[26].

Enfin, nous connaissons encore un terme négligé par les philologues et surtout par les historiens dont la présence en vieux-roumain mérite quelques lignes de commentaire. C'est le mot *boz*, pl. *bozi*, lequel signifie *idole*. On l'a dérivé à juste titre du vieux slave *bozi*, pluriel de *bogŭ*[27]. On le rencontre dans la « Palia d'Orăștie », de 1582[28]. On le trouve également dans le chronographe du moine Michel Moxa[29], écrit en Olténie en 1620.

Il figure encore dans un recueil de fables d'Esope imprimé en Transylvanie, à Sibiu, en 1802 et traduit, semble-t-il, du russe en Moldavie[30]. Ce

---

[26] O. Densusianu, *op. cit.*, p. 568 note que *rob*, moins usité que *șerb* au XVI-e siècle, finira par s'imposer. Sur ces deux termes v. Ion-Radu Mircea, *Termenii rob, șerb și holop în documentele slave și romîne*, dans Academia R.P.R. filiala Iași. *Studii și cercetări științifice*, I, fasc. 2, 1951, p. 372—389, qui, se fondant sur un riche matériel d'archives et littéraire, a montré que *șerb* signifie *esclave* et non pas *serf* au sens français du mot et disparaît à partir de 1760. L'auteur ayant négligé l'apport de l'épigraphie, nous nous permettrons de remarquer qu'une pierre tombale de 1716 de l'église de Borzești en Moldavie (région de Bacău) porte ces mots: « Aice se odihnește*a (sic?) șarba* lui Dumnezeu Irina Rusetina etc. » = Ici repose l'esclave de Dieu Irène Rosetti etc. (cf. N. Iorga, *Inscripții din bisericile României*, I, Bucarest, 1905, p. 27 no. 60); c'était alors presque un archaïsme, car l'immense majorité des inscriptions funéraires en roumain des XVI-e et XVII-e siècles contiennent de règle le mot rob < sl. рабъ.

[27] Cf. par exemple O. Densusianu, *op. cit.*, p. 502.

[28] O. Densusianu, *loc. cit.*, cite cet exemple: « Rahila luo bozii și-i puse supt paele cămilelor: Rachel prit les idoles et les plaça sous les bâts des chameaux » (Genèse, XXXI—34).

[29] Edition citée de Simache et Cristescu, p. 77 (« Acest Seruh începu întăiu a face dumnezei, deci începură oamenii a se închina bozilor: Ce Serouch commença le premier à faire des dieux; les hommes commencèrent donc à adorer les idoles ») et *passim*.

[30] *Esopia*, édition I. C. Chițimia, Bucarest, 1956, p. 26. Cf. par exemple dans la « Vie d'Esope » ce passage (p. 59): « ..Deci mérsără și luară o năstrapă (un urcior) de aur din capiștea lui Apolon, *bozul* lor, și o ascunsă în disagii lui Esop: Or donc ils allèrent prendre une coupe d'or dans le temple d'Apollon, leur idole, et la cachèrent dans le bissac d'Esope »,

BDD-A24357 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:27 UTC)

vocable est donc attesté en roumain du XVI-e au XVIII-e siècle — et cela à travers toute l'étendue géographique de la langue. Or, le roumain connaît également le mot *idol* (=idole), par exemple dans la *Psaltire Scheiană* [31], où il rend le slave идолъ (du grec εἴδωλον) ou истоукань (ἄγαλμα: statue) ou encore dans le chronographe déjà cité de Moxa [32]. Néanmoins en roumain le mots *boz* n'est pas d'origine livresque, comme c'est le cas du terme *idol*. Nous en trouvons la preuve dans le fait que le singulier roumain *boz* dérive précisément du pluriel slave [33]. Ce détail est éloquent : il dénote qu'à l'époque où les Slaves païens vinrent en contact avec les ancêtres des Roumains, ils étaient polythéistes [34]. Pour les Roumains chrétiens, les divinités des nouveau-venus n'étaient que de vulgaires idoles. C'est là un argument qui contredit l'opinion mise en circulation au cours de ces dernières années que

---

ou encore la fable « Omul şi idolul » (p. 158) — (cf. L'homme et l'idole de bois par La Fontaine): « Un om avea un dumnezeu de lemn. Şi de multe ori să ruga la el să-l îmbogăţească, iară acel boz nu-l asculta... Un homme avait un dieu en bois. Et maintes fois il le priait de l'enrichir, mais cette idole ne l'écoutait point...

[31] I. A. Candrea, *op. cit.*, Cf. psaume 105, verset 19: « Făcură viţelu în Horivŭ şi înkinară-se *idolului*: Ils firent un veau en Horeb et adorèrent l'idole i.e. la statue. (Cf. и сотвориша телца въ Хоривѣ, и поклониша сѧ истъканномъ) ; psaume 96, verset 7: « Se ruşiréze-se toţi ce înkină-se *bolvanilor*, şi ceia ce lăudă-se de *idolii* săi: Honte à tous ceux qui adorent les pierres (les statues) et à ceux qui se glorifient de leurs idoles » (cf. да постыдѧтсѧ вси кланѧющиисѧ истъканнымъ, хвалѧщиисѧ w идолѣхъ своихъ) ; psaume 95, verset 4—5: Că mare e Domnul şi lăudatu foarte, fricosu e spre toţi Dumnezeii. Că toţi zeii limbilor draci...: Car grand est le Seigneur et loué extrêmement, il est effrayant par dessus tous les Dieux. Car tous les dieux des nations sont des diables (cf. ꙗкw велій Гдь и хвалень, зѣлw-страшенъ есть надъ всѣми богы. Ꙗкw вси бози языкъ бѣсове).

[32] Ed. Simache-Cristescu, p. 81 par exemple: « Acesta (= Manasia) au făcut Vizantiia veache şi nevoiia oamenii de se închina idolilor: Celui-ci (Manassès) fit l'antique Byzance et obligeait les gens à se prosterner devant les idoles ».

[33] Cf. O. Densusianu, *op. cit.*, p. 502. Deux savants philologues nous ont exprimé leurs doutes au sujet de l'origine, populaire selon nous, du mot *boz*. Le caractère livresque du terme serait précisément marqué par sa dérivation d'un pluriel. Il nous semble au contraire que si *boz* dérive d'un pluriel c'est que ce pluriel était plus fréquemment usité que le singulier: ce qui implique nécessairement, croyons nous, l'idée de polythéisme, tandis que les lettrés savaient tous quelle était au singulier la forme du mot en question et l'auraient automatiquement introduite en roumain. Nous ne nous expliquons pas comment L. Şăineanu, *op. cit.*, p. 262 rattache le vieux mot roumain *boz* au polonais *bożek*, diminutif de *bogŭ*. Ce philologue cite encore, d'après Nicolas Costin, un féminin *bozoaie*.

[34] Nous citerons quelques passages du grand savant que fut L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, II, Paris, 1926: « ...lorsque le christianisme commença à faire sentir son influence, cette notion ancienne et latente d'un être suprême se trouva comme ranimée et rajeunie, si bien que le mot slave *bogŭ*, qui jusqu'alors n'avait désigné que divers génies ou dieux, prit dès le X-e siècle le sens de *Dieu suprême des chrétiens* » (p. 151); « ...Outre les dieux, les génies de rang inférieur, les pénates avaient également dans les familles leurs petites statuettes placéss soit dans l'âtre, soit dans le coin faisant face au fourneau ; et si, en Petite Russie, on appelle précisément ce coin et la niche où l'on place aujourd'hui les saintes icones божникъ et les icone elles-mêmes боги c'est là, à n'en pas douter, une réminiscence de l'époque païenne » (p. 157). Niederle précise encore au sujet des idoles que « La littérature ecclésiastique slave des X-e et XI-e siècles les appelle *idolŭ* (du grec εἴδωλον), *bolvanŭ*, *istukanŭ*, *Kumirŭ* et *stodŭ*, tous mots d'origine étrangère, surtout turco-tartare. Les noms indigènes étaient *modla*, *kapŭ* et *socha*, qui ne sont pourtant pas tout attestés à l'époque ancienne » (p. 156). (Nous avons reproduit cette dernière citation, qui fournit l'explication de l'origine de plusieurs des termes rencontrés aux notes précédentes de notre travail. Voir aussi L. Şăineanu, *art. cit.*, p. 263).

BDD-A24357 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:27 UTC)

la christianisation en masse du territoire daco-roumain se serait produite sous *le règne du tzar Boris. Mais cette thèse est inconciliable avec le riche vocabulaire* latin du christianisme roumain et elle péche par la confusion qu'elle fait entre christianisation et changement de rite.

Nous espérons que les quelques notes que l'on vient de lire permettront à d'autres chercheurs de nous faire profiter de leur expérience en la matière [35]. Leurs critiques et leurs observations seront, nous n'en doutons pas, l'un des meilleurs éléments de « l'Histoire des origines chrétiennes du peuple roumain » que nous comptons écrire un jour.

---

[35] On voudra bien retenir encore que le regretté professeur G. Cioban, *Colindele și muzica religioasă*, dans *Biserica ortodoxă română*, LXV, 1947, p. 30—49 a mis en évidence la parenté musicale des noëls *(colinde)* populaires roumains et du plain-chant grégorien. L'auteur, qui ne voit que les seuls rapports religieux unissant les Roumains à Byzance, ne s'explique guère le phénomène autrement qu'en admettant une sorte d'origine populaire commune à la base de la musique de l'Eglise latine et des mélodies des noëls roumains. Sans prétendre prendre position dans une question aussi délicate et qui dépasse notre compétence, nous nous demandons s'il ne saurait s'agir en cette occurrence d'une éventuelle réminiscence d'un état de choses antérieur à l'adoption du rite slave par les Roumains. La solution du problème devra également faire entrer en ligne de compte une précision que nous devons à l'amitié de M. Anton Balotă, à savoir que les mélodies des noëls bulgares sont les mêmes que celles des nôtres. Des recherches sur les plus anciens noëls des peuples de religion catholique permettraient peut-être d'élucider les causes de la parenté signalée par G. Cioban.

BDD-A24357 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:27 UTC)